
Rêve indépendantiste de part et d'autre de la frontière

Eloise Brière, professeure
Department of Languages
SUNY-Albany

Je ne sais pas si c'est parce que les Franco-Américains sont en mal de « mère patrie », pour employer le mot de Louis Dupont, mais chaque fois que je me rends à Québec, je fais des rêves bizarres, parfois même des cauchemars. Ce séjour ne faisant pas exception, je me suis réveillée ce matin en croyant vivre les débuts d'une ère nouvelle pour le Québec et l'État de New York. Pour bien situer ce rêve, il faut savoir que c'est un Franco-Américain, Pierre Rinfret, qui se présente comme candidat républicain aux élections pour le poste de gouverneur de l'État de New York.

J'ai rêvé qu'au lendemain du colloque j'achète *Le Soleil* et je lis en manchette « UNION LIBREMENT CHOISIE » ; au-dessous, je vois la photo du nouveau premier ministre du pays qui vient de naître. Ce nouveau pays s'appelle le Québény. Et la photo ? Eh bien, c'est celle d'un monstre à deux têtes : l'une de ces têtes s'appelle Robert et préfère s'exprimer en français ; l'autre se nomme Pierre et se sent plus à l'aise en anglais. (Vous voyez du Godbout là-dedans sans doute ?) En tout cas, l'article signale que pour Pierre Rinfret l'union représente la fin du mal dont il souffrait depuis qu'il s'était installé à New York. Ce mal a pour nom, paraît-il, « le désir d'être ailleurs ». Du même coup, Robert, lui, est guéri d'un mal tout aussi étrange, une sorte d'amnésie sélective doublée d'une soif d'américanité.

Le Soleil écrit que la naissance de ce nouveau pays signifie la fin de l'incomplétude pour les deux États constituant le Québény. L'ancien New York trouve la solution à deux de ses problèmes majeurs : celui de l'approvisionnement énergétique, qui ne se posera plus avec Hydro-Québény, ainsi que celui des ordures. Les ordures de la ville de New York vont être congelées et transportées dans le Grand Nord de l'ancien Québec par un TGV frigorifique décoré d'un Drapeau Doré et spécialement conçu par Bombardier pour sillonner le couloir Montréal-New York.

C'est d'ailleurs grâce à ce couloir, toujours selon le journaliste, que le Québény peut se permettre une administration bicéphale, car on ne met qu'une heure entre Québec et Albany. C'est donc à Québec que se trouvent l'administration des loisirs et surtout... le ministère du Tourisme dirigé par Dany Laferrière, qui est secondé par Claude Fournier. Laferrière et Fournier comptent lancer pour 1992 la nouvelle formule touristique « Comment visiter Montréal sans se fatiguer et... en retrouvant ses ancêtres ». Sous le nouveau ministre, et grâce au TGV et aux fonds de M. Campeau, on arrive enfin à l'aboutissement de trois siècles de proximité grandissante entre Montréal et New York, c'est-à-dire qu'on découvre le Petit Canada de la ville de New York, remis en état par la société Disney. Sainte-Anne-de-Beaupré est déserté, tellement le Petit Canada de New York est pris d'assaut par d'anciens Québécois qui – sous la tutelle de M. Fournier – font le pèlerinage à l'église Saint-Jean-Baptiste en passant par Broadway et Times Square.

C'est de nouveau une formule lancée par M. Fournier qui permet de découvrir la poule aux œufs d'or du tourisme religieux en organisant des visites à Cohoes, ancien centre de textile dans l'État de New York. Des TGV pleins d'anciens Québécois envahissent la petite ville. On vient y chercher un morceau de brique ou bien un reste de métier à tisser pour fabriquer les reliques tant recherchées qui guérissent le mal dont souffrent les anciens Québécois : l'amnésie sélective.

Pour ce qui est des autres secteurs du gouvernement du Québény, c'est à Albany qu'on trouve le ministère du Bilinguisme sous la responsabilité de Calvin Veltman qui dirige un vaste programme de refrancisation de l'ancien État de New York, aidé par le professeur

Louis Dupont, chef de la brigade mobile de refrancisation, qui sillonne le nord de l'État. Sous Veltman, le Québény devient également membre de la Créolophonie, organisme regroupant les États ayant en commun l'usage du créole. Ce rempart créolophone permet au Québény d'ouvrir ses portes sur le monde.

Et sur ces portes ouvertes, je termine mon histoire qui n'est qu'un rêve invraisemblable, mais comme nous en avons les preuves dans les événements que nous vivons – de Port-au-Prince à Moscou en passant par Berlin –, ce qui était invraisemblable hier ne l'est plus nécessairement demain. Il y a un siècle, compte tenu du mutisme officiel sur l'exode, un colloque à Québec sur les Francos n'aurait pas été vraisemblable.

Comme bon nombre d'autres Francos, je me réjouis de la création, à l'Université Laval, de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN), organisme qui favorisera une approche plus systématique sur la question du vécu franco en Amérique du Nord et encouragera les échanges entre chercheurs à propos du travail scientifique sur les Francos qui s'effectue de part et d'autre de la frontière.

À l'instar des relations entre nos deux pays sur le plan économique, la Chaire pourrait représenter, pour les chercheurs, la volonté d'instaurer une sorte de libre-échange sur le fait français en Amérique avec l'objectif de briser les murs des ghettos ethnolinguistiques – du Petit Canada, du bayou ou du Québec – dans lesquels cette recherche a eu tendance à se cantonner.

Il est pourtant vrai que la recherche peut nourrir la conscience ethnolinguistique et que celle-ci peut à son tour devenir instrument d'auto-émancipation. Sans la prise de conscience déclenchée par ses historiens, ses géographes, ses anthropologues et ses linguistes, le Québec n'aurait pu endosser l'identité qui lui permet, aujourd'hui, d'assumer son américanité.

Sans le travail préalable des chercheurs, le Québécois d'aujourd'hui serait toujours victime de son inquiétude généalogique et hanté par le spectre d'une France mythique, comme l'est son cousin franco-américain. Grâce aux travaux scientifiques des géogra-

phes et des historiens, grâce aux rêves des artistes et à l'énergie des leaders visionnaires qui ont su donner corps aux rêves, le Québécois se rend compte qu'il est possible de vivre son ethnicité en français en Amérique du Nord à la fin du XX^e siècle.

Vivre son ethnicité, c'est s'insérer dans une coulée temporelle qui unit le présent au passé et rend le futur possible. Vivre son ethnicité, c'est tromper la mort spirituelle qui guette celui qui est coupé de la tribu. N'est-ce pas pour cela que le curé Labelle qualifiait l'exil aux États-Unis de « cimetièrre de la race » ? L'exil est la rupture par excellence de ce fil affectif qui insère l'homme dans le temps et dans l'espace.

Vivre pleinement son ethnicité ne peut se faire sans connaissance, c'est-à-dire sans l'entremise de la recherche scientifique. Ni pour le Québécois ni pour le Franco-Américain l'autoconnaissance ne doit s'arrêter au 45^e parallèle. Cette connaissance dépend des producteurs de savoirs – chercheurs, sociétés savantes, universités – et du rôle que joue ou non le savoir dans l'idéologie nationale. De ce dernier élément dépend l'octroi ou non de fonds et d'autres formes d'appui essentiels à la recherche.

Tout comme les personnages de *Volkswagen blues* de Jacques Poulin ou bien d'*Une histoire américaine* de Jacques Godbout, le Québec est à la recherche de son américanité. N'est-ce pas en vertu de ses caractéristiques américaines – « berceau de la francophonie américaine » – que le Québec se trouve invité à siéger à la table de la francophonie ? Son archipel américain retrouvé, il peut faire contrepoids et à la francophonie du Vieux Continent et à celle des pays du Sud.

Devant ce remembrement géopolitique, la recherche menée sur la branche états-unienne du peuple québécois s'insère dans la production d'un savoir qui vise à cerner la vocation américaine du Québec. Il est vrai, comme le souligne Bruno Ramirez, que le découpage de l'historiographie en histoire états-unienne et en histoire québécoise tend à obscurcir l'histoire commune des deux pays. En dépit de cela, et même si la recherche sur les Francos ressemble à une danse macabre autour du « cimetièrre de la race », le chercheur se trouve

vivifié par le savoir accumulé. Ce savoir nourrira l'enseignement et les écrits du chercheur, complétant ici, rajustant là, et précisera l'idée que l'élite québécoise se fait de son passé américain.

Diffusé par ces voies, le nouveau savoir s'inscrit dans le discours idéologique national. Le passé cautionne ainsi la vocation américaine de demain, comme il nourrit l'imagination populaire. Ce dernier aspect se manifeste, par exemple, chez le chanteur-compositeur bilingue Daniel Lanois dont les thèmes lyriques embrassent l'Amérique française de Moncton à Lafayette en passant par l'Ontario, ou chez un Michel Rivard dont la chanson *Ma langue* reprend l'idée du Québec comme berceau de la culture française nord-américaine et terre d'accueil des nouveaux immigrants. C'est au croisement de l'histoire et de la culture que se développe l'idéologie nationale, comme le souligne Oruno Lara en ce qui concerne les Caraïbes: « Dans toute quête d'une indépendance politique ou économique, il y a recherche, ajustement, cristallisation d'une identité phénoménologique considérée relativement à un référentiel historique¹. »

Qu'en est-il de l'autre côté de la frontière? Il serait absurde d'affirmer que les Américains sont à la recherche d'une dimension québécoise de leur identité, cette caractéristique n'ayant aucune valeur dans le discours idéologique national. Suivant cette logique, il n'est pas étonnant que, dans son tableau sur la dimension culturelle du lien États-Unis-Canada, l'éminent chercheur Seymour Martin Lipset de l'Université Stanford fasse abstraction de l'origine culturelle commune des Québécois et des treize millions de Franco-Américains².

Si la recherche scientifique sur les Franco-Américains permet à certains jeunes chercheurs d'obtenir un Ph.D. et à d'autres d'ajouter une touche au tableau d'histoire sociale qu'ils ont entrepris de peindre, cela ne suffit pas pour entretenir une carrière universitaire états-unienne, car ces recherches entrent difficilement dans le champ strict des disciplines et dans les circuits établis de distribution du savoir³. Les colloques de l'Institut français organisés par Claire Quintal au Collège de l'Assomption depuis 1980, ainsi que les quelques réunions régionales et nationales de l'American Association of Teachers of French et de la Popular Culture Association, sont les principales tribunes qui nous donnent accès à la recherche sur les Franco-Américains.

Comment donc rendre cette recherche rentable pour ceux qui, comme l'explique le professeur Armand Chartier, n'arrivent à faire de la recherche sur les Franco-Américains qu'en « volant » du temps à des recherches menées parallèlement sur des sujets davantage valorisés sur le plan universitaire? Dans cette perspective, on peut se demander, pour prendre le contre-pied de la réalité, quel aurait été le destin professionnel de mon estimé collègue et ami Gérard Brault s'il avait écrit six livres sur les Franco-Américains et un seul sur le Moyen Âge français⁴.

La valorisation d'un domaine de recherche sans statut, voilà le défi du côté états-unien de la frontière. Relever ce défi exige, du moins en partie, une valorisation préalable du groupe franco-américain. La fondation d'un centre de formation pour francophones à l'Université du Maine à Orono témoignerait-elle de cette nouvelle valorisation? La population francophone est perçue comme une ressource devant la nécessité de former des francophones venant des pays en voie de développement. L'invitation lancée aux Franco-Américains à participer en tant qu'observateurs aux Sommets de la francophonie s'insère également dans les transformations récentes qui valorisent le fait français en Franco-Américanie.

Par sa mission, la CEFAN apportera une contribution non négligeable à la mise en valeur du domaine de recherche franco-américain. Le libre-échange intellectuel qui découlera de sa mission permettra aux Américains des deux côtés de la frontière – qu'ils soient québécois ou états-uniens – de mieux connaître l'apport franco-américain à l'histoire et à la culture du Québec.

À la fin de ce colloque, il serait important que l'on aboutisse à des propositions de recherche concrètes. En voici quelques-unes:

Langue

- Atlas linguistique des États-Unis francophones.
- Analyse par État (surtout du Nord-Est) des caractéristiques de la langue parlée: lexicque, prononciation, syntaxe, etc.
- Causes de persistance et de disparition de la langue: Quelles sont les conditions de « glottophagie » ayant influencé la langue franco?

- Étude comparative (évolution du lexique, de la syntaxe, conditions sociolinguistiques) des langues françaises de l'Amérique du Nord: Acadie, Québec, Canada, Franco-Américanie, Louisiane, etc.
- Les créoles et autres langues dominées du Nouveau Monde face au français nord-américain.
- Étude comparative: langue française et aliénation caraïbe-langue anglaise et aliénation franco-américaine.
- Influence(s) du français nord-américain sur l'anglais.

Francophonie

- Groupes d'études sur les enjeux et les défis pour les trois blocs de la francophonie: Amérique, Europe, pays du Sud.
- La culture et sa communication en francophonie: moyens de mise en œuvre.
- Analyse des objectifs des industries de langue: outil libérateur ou nouvel impérialisme?
- Analyse des relations avec les Caraïbes francophones dans le dialogue France-Québec.

Milieu universitaire

- Instaurer (à l'instar des parlementaires de langue française) des échanges entre les universitaires franco-américains et leurs homologues québécois.
- Publier un répertoire des universitaires francos.
- S'assurer que les domaines que favorise la CEFAN soient représentés aux réunions des sociétés savantes (American Historical Association, French Colonial History Association, Modern Language Association, American Association of Teachers of French, etc.).
- Créer un réseau informatisé entre les autres centres de recherche dont les intérêts rejoignent ceux de la CEFAN: Duke University, St. Lawrence University, SUNY-Plattsburgh, SUNY-

Albany, Indiana University, Princeton University, University of Southwestern Louisiana at Lafayette, etc.

- Organiser des colloques non seulement à Québec, mais au cœur des autres régions francophones de l'Amérique.

Littérature

- Travailler avec l'Université des réseaux d'expression française (UREF) sur son projet de créer un réseau thématique de recherche en littératures francophones. Il me semble que la CEFAN serait bien placée pour collaborer au travail sur le Québec, mais aussi pour rappeler à l'UREF que la littérature d'expression française en Amérique dépasse largement les frontières du Québec. Il serait d'une importance capitale que les bibliographies et autres publications produites par l'UREF soient axées non seulement sur le Québec (comme semble le suggérer le programme proposé), mais sur toute l'Amérique.
- Briser les cadres limitatifs des histoires littéraires traditionnelles états-unienne, québécoise, louisianaise et haïtienne. Explorer comment la littérature franco – celle d'expression française comme celle d'expression anglaise – s'insère dans l'histoire de la littérature québécoise. Y a-t-il une littérature haïtiano-québécoise (Phelps, Laferrière, Étienne, etc.)? Explorer le lien Haïti-Louisiane. Sur quels critères baser une telle histoire littéraire continentale?
- Comme le suggère Armand Chartier, créer une histoire de la littérature franco-américaine, un inventaire des sources en littérature, un répertoire thématique, un inventaire raisonné des journaux franco-américains et favoriser la réhabilitation d'auteurs négligés.
- Explorer le rôle du folklore comme élément fondamental des consciences nationales américaines: Québec, Acadie, Haïti.
- Analyser l'influence du discours caraïbe sur la Révolution tranquille et l'influence d'Aimé Césaire sur les lettres québécoises.
- Explorer le discours haïtien du premier Québécois caraïbe, Louis Dantin, et du premier Franco-Caraïbe, Élie Vézina.

Arts

- À l'instar du *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, créer un dictionnaire des artistes de la scène et des musiciens de langue française en Amérique du Nord, y compris les Antilles.
- Étudier le rôle de la musique et des arts dans l'expression de l'identité nationale: Louisiane, Haïti, Québec.

Démographie et sociologie

- Examiner la notion de « survivance » en anglophonie. Pourquoi persiste-t-elle et pour combien de temps? Quelles sont les conditions de son maintien: besoin de main-d'œuvre, autres facteurs économiques, niveau de vie, etc.?
- Étudier le rôle du concept de « l'archipel retrouvé » (surtout par rapport au concept de « francophonie ») dans l'idéologie nationale québécoise.
- Répondre à la question: Comment survivre au déclin démographique? Le Québec doit-il se métisser, rapatrier les membres de sa diaspora? Examiner les conditions de survie de la culture.

Religion

- Créer un répertoire des établissements religieux franco-américains par État (base de toute recherche sur les Francos).
- Réaliser des études comparatives des religions américaines: catholicisme québécois, vaudou haïtien, vaudou louisianais.
- Établir un répertoire des archives paroissiales.

Géographie

- Réaliser un guide toponymique des lieux états-uniens ayant un lien avec le Québec ou la France.

Économie

- Créer un fichier des hommes d'affaires franco-américains.

Notes

1. Oruno D. Lara, « L'histoire et l'élaboration de l'identité culturelle », dans *Histoire et diversité des cultures*, Paris, UNESCO, 1984, p. 310.
2. Seymour Martin Lipset, « Canada and the United States: The Cultural Dimension », dans *Canada and the United States*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall, 1985, p. 109-160.
3. En ce qui concerne les thèses, voir par exemple: Peter Haebler, *Habitants in Holyoke: The Development of the French-Canadian Community in a Massachusetts City, 1869-1910*, thèse de Ph.D., University of New Hampshire, 1976, ou Brigitte Lainé, *Franco-American Traditions and Popular Culture in a Former Milltown: Aspects of Ethnic Urban Folklore in Lowell, Mass.*, thèse de Ph.D., Harvard University, 1983. Pour les recherches en histoire sociale, voir: Tamara K. Hareven, *Family Time and Industrial Time: The Relationship between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982. Voir aussi: Daniel Walkowitz, *Worker City, Company Town: Iron and Cotton Worker Protest in Troy and Cohoes, New York, 1855-84*, Urbana, University of Illinois Press, 1978.
4. Le professeur Brault est l'auteur de la meilleure synthèse en anglais sur les Franco-Américains: *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover (N.H.), University Press of New England, 1986.